



Information mensuelle mai 2002  
association terre@2000

## Edito

Nouveau pays et même nouveau continent, nouveaux modes de vie, nouvelle langue, nouvelles références. Tout est nouveau ou presque. Il nous faut donc trouver de nouvelles marques. Arrivant de Gorée, ces marques sont plutôt africaines. C'est à Salvador, anciennement Bahia, la capitale historique du Brésil que tout a commencé. C'est là qu'arrivaient les bateaux chargés d'esclaves. Nous comprenons mieux comment l'Afrique a été pillée de ses forces vives pour peupler et exploiter ces nouvelles terres toutes en démesure.

## Salvador de haut en bas



Le Pelourinho, vieux quartier du haut de Salvador, classé « Patrimoine Historique de l'Humanité » par l'Unesco depuis 4-5 ans est en pleine restauration. Les splendides bâtiments anciens qui datent de l'époque portugaise sont souvent placardés de panneaux présentant les entreprises sponsors du chantier (beaucoup sont internationales). Ce décor, fait de jolies ruelles pavées, de petites maisons peintes aux couleurs vives, est peuplé de touristes souvent brésiliens, de musiciens qui animent les rues tous les soirs, (les écoles de capoeira ont pignon sur rue), et de la police militaire touristique omniprésente. Les bahianaises dans leurs grandes jupes à corbeille et leurs turbans blancs offrent aux badauds les acarajes, pâtés de farine

de fèves frites dans l'huile de palme et fourrés de sauce piquante, de petits légumes, de pâté de poisson, de crevettes séchées et de sauce gombo, l'origine africaine de cette spécialité locale est indéniable. Tous les pas de portes sont des boutiques ou des restaurants. Cette ville haute est en passe de devenir l'un de ces espaces citadins balisé tel un circuit d'exposition en plein air. Ne comptez pas y trouver une boulangerie, un petit casino où acheter la plaquette de beurre pour aller avec les radis. Ici tout se consomme sur place à la terrasse des cafés ou dans les petites salles décorées des œuvres des peintres locaux dont l'inspiration, très africaine, est très orientée vers la vente aux touristes. N'espérez plus y croiser Antonio Balduino, le héros de Jorge Amado mais on peut y visiter la fondation consacrée à ce grand écrivain bahianais. Ne boudons pas notre plaisir. C'est au Pelourinho que Solène a découvert la batucada de DIDA composée exclusivement de filles qu'elle regarde avec envie taper sur ces gros tambours. C'est ici, dans le petit théâtre XVIII que Jean-Jacques et moi avons passé une très bonne soirée à écouter le récital de d'une jeune chanteuse bahianaise. Et puis, au détour d'une « traboule », il arrive que l'on débouche sur l'envers du décor, une petite place qui surplombe la baie et les parties non encore rénovées de la cidade alta et que l'on déguste un « suco » à l'ombre d'un immense flamboyant.

Deux fois par semaine, les mardi et jeudi après-midi, nous grimpons de la cidade Baixa et du Centro Nautico où nous sommes mouillés pour nous rendre au Pelourinho où Augustin et Solène suivent des cours de percussion depuis notre arrivée ici. Nous ne pouvons pas utiliser l'immense ascenseur qui est actuellement encapuchonné dans des bâches de réparation mais nous empruntons l'ancien funiculaire qui pour 5 centavos, nous fait gravir la pente en moins de 5 minutes. Tous les bahianais font de même. Il ne viendrait à l'idée de personne de franchir à pied les quelque 300m de pente.

L'estuaire du Paraguaçu est tout au fond de la baie de Todos os Santos, qui est fermée au nord par Salvador. A l'échelle du continent Sud Américain, c'est un petit fleuve. mais le remonter peut devenir une manière de remonter le temps.

Nous entrons dans le fleuve vers seize heures, nous n'avons donc plus qu'une heure et demie de jour pour avancer et trouver un mouillage pour la nuit. Des petites pirogues qui ne sont pas sans rappeler, à quelques détails près, celles de Casamance se laissent pousser par le vent et le courant. Le carré de toile qui leur sert de voile est gonflé par la brise du soir. Nous mouillons devant un rivage de mangrove. Derrière, les pentes vallonnées sont recouvertes d'une épaisse végétation d'arbres où nous reconnaissons les bambous, les cocotiers et les bananiers. Le crépuscule est bref. Dans le cockpit, nous admirons l'alignement presque parfait de Jupiter, Mars et Saturne avec la Lune. Les seuls bruits qui perturbent l'air totalement immobile sont le crissement du plancton le long de la coque et le froissement du fleuve qui va mourir contre les parois rouge orangé de cette boucle du fleuve.

Le jour se lève à cinq heures. Nous lançons les moteurs avant même que le soleil n'ait passé la barrière des pentes qui descendent mollement vers le fleuve. Devant nous, un saveiro remonte doucement le fleuve, profitant comme nous du courant ascendant. Ces embarcations traditionnelles sont des bateaux de charge dont le mât est un tronc d'arbre pas dégrossi. Equipé d'une minuscule voile à l'avant qui leur permet de virer de bord, ils sillonnent encore aujourd'hui la baie de Todos os Santos et transportent jusqu'à 15 tonnes de marchandises, le tout à la voile et à la rame quand le vent fait défaut, comme c'est la cas ce matin.

Nous arrivons en vue de Maragojipe, le but de notre excursion aux alentours de 8h30, « just in time » pour retrouver Paul et Fiona qui sont canadiens et les accompagner au marché qui se tient juste au bout de l'immense jetée du village. Nous déambulons entre les étals et faisons provision de fruits pour la plupart pratiquement introuvables en France. Saviez vous que le maracuja (fruit de la passion) se déguste à la manière d'un œuf à la coque ?

La halle couverte où se tiennent les bouchers et les vendeurs de farine de manioc date de 1959. Les véhicules n'ont pas beaucoup évolué depuis cette époque. L'enclos qui sert de parking est encombré de mules et ânes qui attendent patiemment que leur propriétaire ait fini leur tour de marché avant de regagner les petits hameaux et les fazendas disséminés dans la campagne environnante. Les marchandises sont aussi transportées à la brouette jusqu'au bout de la jetée où nous avons laissé nos annexes d'où part la navette qui sillonne le fleuve. Une femme très pimpante dans sa robe de ville nous incite à pousser jusqu'à son village.



Nous remontons donc le fleuve de quelques milles jusqu'à San Francisco. Ce faisant, nous remontons aussi de quelques siècles en découvrant sur le rivage l'église et les restes du couvent de San Antonio, construit par les conquistadores portugais en 1660. Les bâtiments furent achevés en 27 ans grâce à la force de travail des esclaves comme nous l'explique notre « guide » chez qui nous sommes allés chercher les clefs de ces bâtiments insensés où le marbre et les azulejos côtoient la pierre locale grossièrement travaillée. Quelques enfants nous escortent dans notre visite, très intrigués par Augustin et Solène avec qui ils finissent par jouer sur la petite place du village tandis que nous discutons devant une bière dans le bar local accompagnée d'arachides bouillies. Nous finissons par déjeuner, la traditionnelle feijoada, plat de haricots secs cuits avec de la viande séchée fumée et accompagnée de camarones (crevettes). Ce n'est donc qu'en milieu d'après-midi que nous rejoignons Constance pour nous diriger vers notre dernier mouillage. On nous a parlé d'une cascade cachée au milieu de la forêt et nous avons bien l'intention de la trouver. Notre troisième nuit sur le fleuve est bruisante de sons inconnus. Installée à l'avant dans le hamac, j'écoute des oiseaux, des crapauds et j'entends aussi les voix de ceux qui habitent sur la rive mais que nous ne voyons pas. Dès les premières heures de la matinée, nous embarquons à bord de l'annexe de Paul pour rejoindre le rivage devant une petite maisonnette qui semble héberger une très nombreuse famille. Un des enfants nous guide dans les sentiers, nous découvrons la chute d'eau qui tombe au travers d'un trou qu'elle a creusé dans la roche, mais nous avons aussi la chance de voir de tous petits singes qui sautent de branche en branche au-dessus de nos têtes. Quelques heures plus tard, nous sortons du fleuve et gagnons le mouillage de Itaparica qui me paraît soudain bien anodin.





De loin, l'île de Fernando de Noronha délègue son « Pico », pain de sucre local, pour guider les navigateurs. De plus près, elle laisse deviner sa beauté luxuriante. En cette saison, les grains orageux sont fréquents dans les parages de l'équateur et aiment à s'accrocher aux pics de Fernando. La végétation exulte et l'île au relief volcanique et accidenté n'est pas sans évoquer les Marquises, comme nous le confirmeront plusieurs circumnavigateurs. Le mouillage est à l'image de celui des grandes sœurs pacifiques : ouvert au large roule en diable. Sa sale réputation en dissuade plus d'un de faire étape ici. De fait, je me souviendrai longtemps de cette nuit, sous des trombes d'eau, avec un vent violent et une forte houle, à essayer de sauver l'annexe laissée à flot et aux trois-quarts remplie et les tauds de soleil imprudemment accrochés aux haubans, tout en surveillant la tenue du mouillage.

Le premier brésilien à qui nous avons affaire se nomme Marco Pacheco. La quarantaine moustachue et ramassée, vêtu d'une tenue de camouflage légère, il est assis dans sa guérite de tôle grise, au bord de la route qui monte du port. Alors que je lui tends nos passeports, il nous souhaite une bienvenue joviale en français et pose le livre qu'il est en train de lire : « Un sac de billes » de Joseph Joffo. Il se débarrasse des formalités d'immigration. « Vous verrez cela à Salvador ». La taxe réclamée aux touristes visitant l'île au titre de la préservation de ce patrimoine écologique est de 10 US \$ par personne et par jour. « Si vous voulez payer, l'encaissement se fait à l'aéroport... ». C'est clair ! Il déplie une carte de l'île et pointe tout en commentant les services utiles et les coins à ne pas manquer. Il a appris le français et l'anglais dans les livres et avec les bateaux de passage. Le lendemain, lessivé par l'orage de retour du village, je passerai une heure avec lui en attendant que Anne vienne me chercher avec le dinghy (à la rame car le moteur hors-bord est noyé comme de juste).

Il pose des questions avec l'entêtement d'un enfant en se frappant le front à la Colombo à propos de subtilités et incohérences de la langue de Molière. Pourquoi dites-vous Jean-Paul « deux » et non pas Jean-Paul « le second » ? Une question que je ne m'étais encore jamais posée et qui, à elle seule, justifie pleinement le déplacement. Le combat sans merci entre l'ordinal et le cardinal. Merci, Marco !

En face de la cabane de Marco, se trouve le self-restaurant le plus fréquenté de l'île. Plongeurs en maillot (c'est la majorité), touristes sans palmes, travailleurs locaux et quelques navigateurs qui échangent leurs expériences en savourant la dorade coryphène qu'ils n'ont pas pêchée pendant leurs semaines de traversée (on y revient toujours !). Quel plaisir que de se dire « Qu'est-ce qu'on mange ? » devant un étalage de crudités, fruits, viandes, légumes et desserts délicieusement préparés ! C'est là que nous converserons avec Reinhart et Daphné, en route pour Hambourg après leur tour du monde pour terminer leurs carrières d'enseignants, ainsi que Georges (ex-alto au Symphonique de Vienne) et Suzie qui ont bien du mal à envisager le « retour à la terre » après six ans à bord de « Tortilla Flat ». C'est là également que les enfants viendront faire leurs devoirs quand la houle rendra tout travail impossible à bord de Constance.

Quant à l'île elle-même, elle fait à juste titre figure de « paradis terrestre ». Plages de sable doré, eau claire et chaude, cascades rafraîchissantes, population accueillante et épanouie sur cette île classée « parc national » au tourisme parfaitement intégré. On s'y déplace en bus climatisé ou plus volontiers en buggy, debout sur les sièges, les mains sur les arceaux pour profiter de la fraîcheur du vent. Pas de bourg à proprement parler, mais des groupes de constructions épars, le marché ici, le palais du Gouverneur et la poste là, construits au gré des différentes autorités coloniales. Au collège, les uniformes sont couleur du ciel. Les murs sont ajourés et dans chaque classe, ventilateurs et fontaines d'eau sont en service. Le soleil est aussi tuant que l'ombre est délicieuse. On n'y enseigne pas le français et l'anglais si peu. A quoi pourrait bien servir une langue étrangère dans ce petit monde de douceur de vivre où le signe de connivence générale consiste à tendre le bras, poing serré et pouce dressé vers le haut, dans une sorte de réplique dérisoire de l'île et de son « Pico » ? Faudrait demander à l'inspecteur Marco.



## Brèves

### Constance en musique au Brésil

L'équipage de Constance va mettre à profit les prochains mois pour collecter des chansons qui seront ensuite reprises par des compositeurs et des enfants dans des écoles du département de l'Ain en collaboration avec l'association « Les Temps Chauds ».

A suivre...

### Voyage d'études

Toute personne qui souhaiterait venir vérifier par elle-même les informations diffusées par la Lettre de Constance, les derniers événements incitant à ne pas prendre pour argent comptant tout ce qu'on lit dans les gazettes, sera très volontiers accueillie à bord au cours des prochains mois. Les quelque 4 000 km de côtes brésiliennes que nous allons longer entre avril et septembre sont bien desservis par les avions. Pour la suite (Argentine, Patagonie, Terre de feu), prévoyez les pulls.

A vos atlas et agendas.

